

# S E R M O N

S U R

## LA PLAINTÉ DE SION, ET LA REPONSE DE DIEU.

ESAIÉ, Chap. XLIX. v. 14. 15. 16.

*Mais Sion a dit: L'Eternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée. La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fils de son ventre? Mais quand les femmes les auroient oubliés, si est-ce que je ne t'oublierai point, moi.*

Pour un  
jour de  
jeûne.

**E**NTRE un grand nombre de jours malheureux, dont l'Eglise de Dieu a été affligée, on peut compter pour une des époques les plus tristes & les plus funestes, la destruction de Jérusalem & de son Temple, & la dispersion des Juifs dans tout l'Empire des Assyriens.



tions, dans les Ecrits des Prophètes. Rien n'est plus touchant que les consolations qu'ils donnent à la postérité de ces Pères ingrats, qui par leurs crimes & leur endurcissement alloient attirer sur eux toutes ces calamités, que l'on vit fondre peu après sur Jérusalem, & sur la Judée. Tantôt, ils en appellent à la puissance, à la souveraineté de Dieu, qui le met en état de disposer à son gré du sort des Rois & de la destinée des Peuples. *C'est lui qui change les tems & les saisons, qui ôte les Rois, & qui les établit. C'est lui qui réduit les Princes à rien & qui fait être les Gouverneurs de la Terre comme une chose de néant. Pourquoi donc dirois-tu, ô Jacob ? pourquoi parlerois-tu ainsi, ô Israël : Mon état est caché à l'Eternel ; & mon droit ne vient plus devant mon Dieu ? Ne fais-tu pas, & n'as-tu pas entendu, que le Dieu d'éternité, l'Eternel, a créé les bornes de la Terre ?* Tantôt, ils font valoir la jalousie de Dieu, l'intérêt qu'il prend à la conservation de son Eglise. *Je suis ému d'une grande jalousie pour Jérusalem, & pour Sion : c'est pourquoi, je me suis retourné vers Jérusalem, par compassion, & ma Maison sera rebâtie en elle, a dit*

Dan. ch.  
2. v. 21.

Esaïe  
ch. 40.  
v. 23.

v. 27. 28.

Zach. ch.  
1. v. 14.

dit l'Eternel des Armées. Tantôt, les Prophètes menacent les Ennemis de l'Eglise d'une vengeance éclatante, que Dieu ne manquera pas de prendre un jour, de tous les maux qu'ils auront fait souffrir à ses Enfans. Il y a un jour de vengeance à l'Eternel, Et une année de retribution pour maintenir le droit de Sion. Tous ceux qui te dévorent, seront dévorés. Je débattrai moi-même avec ceux qui débattent contre toi, Et je délivrerai tes Enfans; Et toute la Terre connoitra que je suis l'Eternel qui te sauve, ton Rédempteur, le Puissant de Jacob. Tantôt, ils introduisent Dieu donnant charge à ses Ministres de consoler, de rassurer le Peuple contre ces jugemens du Ciel qu'ils s'étoient attirés par leurs iniquités. Consolerez, consolerez mon Peuple, parlez à Jérusalem selon son cœur. Dites à ceux qui ont le cœur troublé: Prenez courage, Et ne craignez plus; voici votre Dieu: la vengeance viendra, la rétribution de Dieu; il viendra lui-même, Et vous délivrera. Tantôt, ils font parler Dieu lui-même, qui donne à son Peuple les assurances les plus fortes de la fin de leurs misères, & d'un prompt retour en Judée. Je t'ai délaissée pour un petit moment, mais

Es. ch. 34. v. 8.

Es. ch. 49. v. 25. 26.

Es. ch. 40. v. 1. 2. ch. 51. v. 12.

Es. ch. 54. v. 7.

292 SERMON *sur la plainte de Sion,*

*mais je te rassemblerai par de grandes  
 compassions. J'ai caché ma face au tems  
 de l'indignation, mais j'aurai compas-  
 sion de toi par une gratuité éternelle. Je*  
 Ec. ch. 14. v. 25. *frapperai Assur en ma terre, son joug  
 sera ôté de dessus eux, & son fardeau  
 v. 27. de dessus leurs épaules : car l'Eternel  
 des Armées l'a arrêté dans son Conseil;  
 qui l'enfreindroit ? & sa main est celle  
 qui est étendue ; qui la détourneroit ?  
 Enfin dans notre Texte, Esaïe va plus  
 loin encore que toutes ces considérations.  
 A ces maux, dont elle se plaint si amè-  
 rement, il oppose cette tendre affection  
 que Dieu conservoit toujours pour elle, &  
 qui ne lui permettroit jamais de l'aban-  
 donner à la discrétion de ses Ennemis.  
*Mais Sion a dit, L'Eternel m'a délaissée,  
 le Seigneur m'a oubliée. La femme peut-  
 elle oublier l'enfant qu'elle allaite, en sorte  
 qu'elle n'ait point pitié du fruit de son ven-  
 tre ? Mais quand les femmes les auroient  
 oubliés, si est-que je ne t'oublierai point,  
 moi.**

Mes Frères, ce n'est point à la Hol-  
 lande, ni à l'Eglise de ces Provinces,  
 que nous avons dessein de faire l'appli-  
 cation de la plainte douloureuse qui est  
 contenue dans ces paroles. Il y auroit  
 de l'ingratitude à mettre en parallèle  
 no-

notre état présent , avec celui des Fidèles dispersés , qui se lamentent dans notre Texte. Est-ce à vous, Habitans de ces Provinces , à vous plaindre d'avoir été *délaissés de Dieu*, d'en avoir été *oubliés*, vous qui depuis la fondation de cette République jusqu'à ce jour, avez éprouvé les effets les plus tendres des soins & de la protection du Très-haut? Vous qui lisez dans vos Annales tant de Délivrances signalées que Dieu a accordées à cet Etat, dans les plus grands périls où il s'est trouvé exposé? Vous qui depuis tant d'années voyez *la paix couler comme un fleuve, Et la prospérité comme les flots de la mer*? Est-ce à toi, Eglise bénite du Ciel, à t'affliger d'un abandon que tu n'as jamais connu, depuis que la Réformation t'a vu naître? Toi que Dieu a choisie pour recueillir les débris de son Eglise persécutée, & qui t'es enrichie du malheur de ses Enfans? Toi, qui célèbres avec liberté tes Sabbats & tes Fêtes solennelles? Toi qui reposes en paix à l'ombre des Princes, des Magistrats *qui sont tes nourriciers*, qui te gardent, qui t'aiment, qui ont soin *que les Prophètes ne défaillent point* au milieu de toi? Non, non, Eglise de Dieu, Provinces fortunées, ce n'est point

Esaïe ch.  
49. v. 23.

294 SERMON *sur la plainte de Sion,*

à vous à vous plaindre de votre sort, à vous écrier, *L'Eternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée.* Au contraire, jamais cet Etat n'a vu une paix plus durable, ni une suite plus constante de jours sereins & heureux.

A qui donc allons-nous appliquer & la plainte de notre Texte, & les tendres consolations qu'il renferme? Pouvez-vous l'ignorer, Mes Frères? La paix, la liberté, le bonheur dont vous jouissez, vous auroient-ils rendus insensibles aux malheurs de l'Eglise Protestante, à tant de brèches faites à la Réformation, dans la plupart des Etats de l'Europe? Et vous, *rechappés de la grande tribulation*, cinquante années qui se sont déjà écoulées sur les ruines de votre Jérusalem, vous auroient-elles fait oublier la violation des Edits, la démolition de vos Temples, la dispersion de vos Familles & de vos Troupeaux, ces jours d'angoisse & de douleur qui coutèrent tant de larmes à vous-mêmes, ou à vos Pères, & enfin le joug accablant qui repose sur vos Frères dans votre ingrate Patrie? *Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même; que ma langue soit attachée à mon palais, si je ne me souviens de toi!*

Vous

Apoc.  
ch. 7.  
v. 14.

Pf. 137.  
v. 5. 6.

Vous avez compris, Mes Frères, quel est notre dessein. Pour l'exécuter nous suivrons l'ordre naturel des paroles de notre Texte. I. Nous verrons la plainte de l'Eglise, & ce qui en fait le sujet. II. La réponse que Dieu fait à cette plainte. III. Enfin nous ferons l'application de l'une & de l'autre à l'état présent de l'Eglise Protestante. Dieu veuille qu'en vous traçant les malheurs de tant d'autres Sociétés Protestantes, vous en profitiez pour prévenir un sort semblable au leur ! Dieu veuille qu'en vous exposant son amour, sa tendresse pour Sion, vous appreniez à en sentir tout le prix, vous travailliez à vous en rendre dignes, à vous assurer la continuation de ses soins, de son amour, sur vous & sur votre prospérité à toujours ! Ainsi-soit-il.

I . P O I N T .

Nous devons voir en premier lieu, la plainte de l'ancienne Eglise : *Mais Sion a dit, L'Eternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée.* Nous ne balançons point, Mes Frères, avec la plupart des Interprètes, à mettre cette plainte dans la bouche de l'Eglise captive en

Babylone. Il est vrai qu'il y en a quelques-uns qui ne font pas de ce sentiment, & qui rapportent ces paroles à l'Eglise Chrétienne & aux calamités qu'elle eut à souffrir dans sa naissance. Leur grand argument en faveur de cette explication, est pris de l'enchainure de notre Texte avec tout ce qui le précède & ce qui le suit. Ils remarquent, que ce Chapitre XLIX. est tout prophétique, qu'il regarde incontestablement le Messie, la gloire & l'accroissement de son Règne: d'où ils concluent, que la plainte de notre Texte ne fauroit convenir qu'à l'Eglise du Messie, & qu'elle a pour objet les maux auxquels cette Eglise fut exposée sous le règne du cruel Néron. Nous admettons le principe, c'est-à-dire, que nous reconnoissons volontiers que ce Chapitre est prophétique, qu'il regarde principalement Jésus-Christ & l'établissement de son Règne: mais nous ne nous croyons pas obligés pour cela d'admettre la conséquence. La raison en est, qu'un Chapitre, pour être prophétique, ne l'est pas absolument dans tout ce qu'il contient; & que les Prophètes, dans leurs Oracles, ne se sont pas tellement astreints aux idées prophétiques, qu'ils n'en sortent jamais pour porter la  
vue

vue sur quelque autre objet. Au contraire, il nous paroît qu'il y a dans l'Ancien Testament un grand nombre d'Oracles qui se rapportent incontestablement au Messie, & aux tems Evangéliques ; mais que les Prophètes interrompent quelquefois, pour réfléchir sur les évènements de leur Siècle, pour adresser aux Juifs de leur tems des exhortations, des remontrances, des instructions, qui leur étoient utiles & nécessaires.

Entre un grand nombre d'exemples que nous pourrions rapporter, arrêtons-nous à celui de notre Texte. Il est certain que ce Chapitre contient une pompeuse description de ce que Dieu feroit un jour en faveur de son Eglise, lorsqu'il enverroit le Messie au Monde. Tous les traits en sont grands & sublimes. D'abord, le Prophète apostrophe les Nations étrangères, pour les rendre attentives aux Oracles qu'il va prononcer. *Ecoutez, Iles ; Écoutez-vous, Peuples éloignés, soyez attentifs.* Après ce préambule, il introduit le Messie, qui décrit son ancienneté, son orgine, l'emploi auquel il étoit destiné par son Père, le peu de fruit qu'il retireroit de ses travaux, par l'aveuglement des Juifs vers lesquels il seroit envoyé : mais il s'en con-

- v. 6. soie par la glorieuse récompense qu'il attend de son Père, par les assurances qui lui sont données que son Evangile seroit mieux reçu des autres Nations, & qu'il se repandroit par tout le Monde. Car *il m'a dit, C'est peu de chose que tu me sois Serviteur pour rétablir les Tribus de Jacob, pour restaurer les désolations d'Israël: c'est pourquoi, je t'ai donné pour lumière aux Nations, afin que tu sois mon Salut jusqu'au bout de la Terre.* Ensuite le Prophète parle de la gloire du Messie, des honneurs qui lui seroient rendus, malgré le mépris & la haine que plusieurs auroient pour lui.
- v. 7. *Les Rois le verront & se leveront; les Principaux se prosterneront devant lui.* De-là il passe à l'empressement que les Nations témoigneroient à se ranger sous le Sceptre du Messie, au bonheur de ceux qui vivoient sous son Règne.
- v. 10. *Ils n'auront point de faim, ils n'auront plus de soif, le Soleil ne les frappera plus, ni la chaleur: car celui qui a pitié d'eux les conduira, & les menera aux sources d'eaux.* Tout cela est figuré, spirituel, & ne peut s'entendre que de cette abondance de graces que Dieu devoit répandre sur l'Eglise. A la vue de tant de gloire, de tant de prospérité

té réservée à l'Eglise, le Prophète ne sauroit contenir la joie qui le transporte: il éclate en louanges & en chants de triomphe. *O Cieux, rejouissez-vous* v. 13. *avec chant de triomphe; Et toi, Terre, égaye-toi; Et vous, Montagnes, éclatez de joie: car l'Eternel a consolé son Peuple, Et il aura compassion de ceux qu'il avoit affligés.* Mais tout à coup le Prophète remonte vers son Siècle, & envisageant par l'Esprit Prophétique le déplorable état où l'Eglise Judaïque seroit bientôt réduite, il introduit cette Eglise qui refuse de prendre part à sa joie, qui ne veut écouter ni les promesses, ni les consolations que le Prophète venoit de lui faire, parce qu'elle ne voyoit pas alors la moindre lueur à leur accomplissement. *Mais Sion a dit, L'Eternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée.* A ce reproche, que répond le Prophète? Il introduit Dieu qui lui parle ainsi: *La femme peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaitte, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fils de son ventre? Mais quand les femmes les auroient oubliés, si est-ce que je ne t'oublierai point, moi: Je t'ai portaitte sur la paume de mes mains, Et tes murs sont continuellement devant moi.* Et pour convaincre d'au-

d'autant mieux l'Eglise de cette tendre affection que Dieu avoit pour elle, le Prophète reprend, dans les versets qui suivent, la description qu'il avoit commencée de la gloire du Messie & des accroissemens de son Règne.

Il paroît de-là, que ce n'est point l'Eglise fondée par Jésus-Christ & ses Apôtres, qui parle dans mon Texte. Comment pouvoit-elle se plaindre d'avoir été *délaissée, oubliée de Dieu,* dans un tems où Dieu répandoit sur elle avec profusion ses grâces spirituelles? dans un tems où l'on voyoit briller encore en elle ces vives lumières que le S. Esprit y avoit allumées, ces Dons miraculeux dont elle fut honorée dans sa naissance? Il est vrai qu'elle eut beaucoup à souffrir sous le Règne du barbare Néron: mais pour un Chrétien qu'il faisoit brûler, combien d'autres qui renaissoient de ses cendres. Mais ce qui ne sauroit convenir à l'Eglise du premier Siècle, convient parfaitement à l'Eglise captive en Babylone: c'est elle qui se plaint, qui s'écrie dans notre Texte: *L'Eternel m'a délaissée; le Seigneur m'a oubliée.*

Cela étant ainsi posé, vous voyez du premier coup d'œil, quel est cet *oubli,* cet *abandon* dont il est question dans  
mon

mon Texte: c'est l'affreuse extrémité où l'Eglise Judaique se trouva réduite, lorsque Dieu prit en main les verges de sa colère, & qu'il fit venir sur les Juifs tous ces fléaux dont il les avoit menacés depuis longtems. Ecoutons les Prophètes; il n'est pas possible de rien ajouter au portrait qu'ils nous font des calamités qui étoient prêtes à accabler ce misérable Peuple. *Je suis vivant, dit le Seigneur, l'Eternel: parce que vous avez souillé mon Sanctuaire par vos actions infames & par vos abominations, que moi-même je te raserai, mon œuil ne t'épargnera point, & même je n'aurai point compassion de toi. Un tiers de toi mourra de mortalité, & sera consumé par la famine au milieu de toi; un autre tiers tombera par l'épée au milieu de toi, & je disperferai le tiers qui restera à tout vent, & je dégainerai encore mon épée après eux. Je suis vivant, dit l'Eternel, si je ne règne sur vous avec main forte & un bras étendu, & avec effusion de colère. Mes Frères, si la simple description de ces menaces fait trembler, quelle n'en dut pas être l'exécution? Y eut-il jamais de catastrophe pareille à celle que les Juifs éprouvèrent lorsque Dieu les livra entre*

Ezech.  
ch. 5.  
v. 11.  
12. 13.

ch. 20.  
v. 33.

les

302 SERMON *sur la plainte de Sion,*

les mains du Roi de Babylone, qui mit tout à feu & sang dans la Judée, qui fit de Jérusalem un Désert, qui démolit le Temple jusqu'au fondement, qui fit égorger les Lévites & les Sacrificateurs, qui prit leur Roi prisonnier, qui fit massacrer ses Enfans en sa présence, qui lui fit crever ensuite les yeux à lui-même, & qui amena en captivité tous ceux que l'épée, la famine, ou la mortalité avoient épargnés? Les Juifs qui survécurent à tant de désastres n'avoient-ils pas quelque raison de croire que Dieu les avoit abandonnés, qu'il ne se souvenoit plus de son Alliance ni de ses promesses, qu'il ne prenoit plus aucun intérêt à un Peuple dont les crimes avoient mérité qu'il en prit une vengeance si épouvantable? Et dans cette pensée, faut-il s'étonner que l'Eglise eût perdu toute espérance, qu'elle fût insensible à toutes les promesses & les consolations des Prophètes; qu'elle ne voulût écouter que sa douleur, son affliction? *Mais Sion a dit, L'Eternel m'a délaissée.*

Elle ajoute: *Le Seigneur m'a oublié.* Sion renchérit encore sur sa première plainte. Nous abandonnons souvent des personnes, que nous n'oublions pas: le dépit, la colère nous arrachent quelquefois

fois à ceux que nous aimons le plus tendrement ; nous rompons avec eux, nous renonçons à les voir, à avoir aucun commerce avec eux ; mais nous ne les oublions pas pour cela : le sang, l'amitié qui nous lie, parle pour eux dans le fond du cœur, qui gémit en secret de leurs infortunes, qui nous force à y prendre part, à penser à eux. Ici l'Eglise Judaïque se plaint, que même cette espérance lui étoit ôtée. Ce qui fait le sujet de sa douleur, ce n'est pas seulement que Dieu l'avoit *délaissée*, qu'il l'avoit abandonnée à la cruauté d'un Ennemi impitoyable ; mais ce qui achève de la désoler, c'est que Dieu l'avoit *oubliée*, c'est que dans son extrême misère, il ne pensoit plus à elle, il ne lui donnoit aucun signe, aucun témoignage de sa pitié, de sa faveur, ni de sa bienveillance. Et c'est cet oubli dans lequel l'Eglise se croyoit tombée, qui l'empêche d'écouter tout ce que les Prophètes avoient à lui dire pour sa consolation, ni de goûter les espérances d'un prochain retour dont ils la flattoient, d'une délivrance que Dieu accorderoit enfin à ses larmes & à ses prières, puisqu'on ne songe point à venir au secours d'une personne que l'on a oubliée. *Mais Sion a dit, Le Seigneur m'a*

*m'a délaissée, l'Eternel m'a oubliée.*

Il est vrai que l'Eglise marque ici une grande défiance des promesses de Dieu : mais on peut excuser ce qu'il y a de trop outré dans sa plainte, par un préjugé qui étoit commun à toute la Nation des Juifs. C'est que l'Alliance que Dieu avoit traitée avec leurs Pères étoit tellement attachée à la conservation de Jérusalem & de son Temple, que l'un ne pouvoit être détruit, que l'autre ne fût anéantie. Ce préjugé, vous le trouvez répandu dans une infinité de reproches que les Prophètes font aux Juifs. Ils croyoient que Dieu ayant choisi lui-même Jérusalem & son Temple pour en faire le siège, le centre de son Culte; Dieu leur ayant déclaré mille fois, que

*ses yeux & son cœur seroient toujours*  
là; il étoit en quelque manière aussi intéressé qu'eux à la conservation de l'un & de l'autre, & que jamais il ne pourroit consentir à voir le Culte Lévitique aboli, ni l'Etat Politique de leur Nation renversé. Dans ce préjugé, lorsque les Juifs virent Jérusalem détruite, son Temple rasé, le Culte Lévitique entièrement éteint, leur Nation chassée de la Judée, un autre Peuple qui étoit venu occuper leur place; lorsqu'ils comptoient

tant

a Chron.  
ch. 7.  
v. 16.

tant d'années qui s'étoient écoulées sur leurs malheurs, une Captivité qui duroit depuis si longtems, nulle apparence de la voir finir sitôt; faut-il s'étonner, Mes Frères, si les Juifs dans cette extrémité ne comprenoient plus rien à la conduite de Dieu, s'ils se laissèrent prévenir de la funeste pensée que leurs maux étoient sans remède, que Dieu avoit entièrement rompu avec eux, qu'il avoit révoqué toutes les promesses faites à leurs Pères? Et dans cette supposition, l'ancienne Eglise n'étoit-elle pas excusable de s'abandonner à la douleur la plus vive & la plus amère? *Mais Sion a dit, L'Eternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée.* Telle est la plainte de Sion, & les raisons qu'elle avoit de se plaindre & de s'affliger: voyons la réponse que Dieu fait à cette plainte; c'est le sujet de notre seconde Partie.

II. P O I N T.

QUELLE est tendre, cette réponse, Mes Frères! qu'elle étoit propre à consoler l'Eglise, à adoucir son deuil & son affliction! & que les Prophètes font éloquentes, lorsqu'ils font parler Dieu, surtout lorsqu'il s'agit d'exprimer ce fond

Tome IV.

V.

d'a-

d'amour, de compassion qu'il a pour ses Enfans ! *La femme peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fils de son ventre ? Mais quand les femmes les auroient oubliés, si est-ce que je ne t'oublierai point, moi.*

Dans le Vieux Testament, aussi-bien que dans le Nouveau, Dieu est souvent comparé à un *Père*, à un *Père de miséricorde*, qui revêt à notre égard tous les sentimens de l'amour paternel. Mais cette image ne disoit pas assez pour le Prophète : pour consoler Sion, il falloit renchérir sur tout ce qu'il y a de plus fort, de plus énergique dans les *Ecrivains Sacrés*. C'est pour cela qu'il tire ici sa comparaison des *Mères*, en qui la Nature a mis un fonds inépuisable de bonté & de tendresse pour leurs Enfans, sur-tout quand ils sont dans cet âge où leurs soins & leur affection leur sont le plus nécessaires.

Mais que signifie cette image ? qu'est-ce que le Prophète a eu dessein d'exprimer par-là ? Car, sans qu'il soit besoin de vous le dire, Mes Frères, vous comprenez bien que cet emblème a besoin de correctif, & qu'il faut en éloigner tout

tout ce qui n'assortit pas à la grandeur & à la majesté de Dieu.

Afin donc de réduire à des idées simples & naturelles cette comparaison de notre Texte, je remarque que le Prophète, par cet emblème, a eu principalement dessein d'exprimer trois caractères, trois dispositions en Dieu, & qui se font sur-tout remarquer dans la tendresse maternelle. 1. L'attention de Dieu aux malheurs de Jérusalem & de son Peuple. 2. Le tendre intérêt que Dieu prenoit à ces malheurs. 3. Enfin la disposition prochaine où il étoit de venir au secours de Sion.

1. Cette comparaison de notre Texte exprime parfaitement bien l'attention de Dieu aux malheurs de son Eglise. En général, Dieu est attentif à tout ce qui se passe en la Terre : *il n'arrive point de mal dans la Cité, sans la volonté ou la permission de Dieu.* Mais il est bien certain que les yeux de Dieu sont particulièrement ouverts sur ce qui arrive à son Eglise, & que sa Providence veille avec un soin extraordinaire à la conservation & au bonheur de ses Enfans. L'Écriture ne nous permet pas d'en douter : elle nous assure en mille endroits, que *l'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent,*

Pf. 33.  
v. 18.

308 SERMON *sur la plainte de Sion,*

2 Chr.  
ch. 16.  
v. 9.

Exod.  
ch. 3.  
v. 7.

gnent, que les yeux de l'Eternel regardent çà & là par toute la Terre; mais qu'il regarde, afin de se montrer puissant pour ceux qui sont d'un cœur droit envers lui. Et Dieu lui-même, parlant de ce que son Peuple eût à souffrir en Egypte, dit: *J'ai très bien vu l'affliction de mon Peuple qui est en Egypte, j'ai oui le cri qu'ils ont jetté à cause de leurs Exaeteurs, & j'ai connu toutes leurs douleurs.*

Or c'est cette attention particulière que Dieu donnoit encore aux maux de Sion, que la comparaison de notre Texte exprime avec force. Elle s'étoit plainte que Dieu l'avoit *délaisée*, qu'il ne pensoit plus à elle, qu'il ne songeoit point à remédier à ses misères. Est-ce-là le caractère de la tendresse maternelle? Vous le savez, Mes Frères, personne n'est plus attentif aux maux d'un Enfant, qu'une bonne Mère. Avec quelle tendre curiosité n'entre-t-elle pas dans tout ce qui le concerne? Avec quelle ingénieuse application ne s'attache-t-elle pas à découvrir ce que l'on cherche à lui cacher? Rien n'échappe à son inquiétude & à sa prévoyance: le jour, la nuit, à toute heure elle s'oublie elle-même, pour donner ses soins & son attention à un in-

innocent qui souffre, & dont les cris lui vont jusques au cœur.

C'est par cette touchante image, que Dieu veut que Sion juge & de la connoissance parfaite qu'il a de ses malheurs, & de l'attention qu'il y donne. Il veut qu'elle sache que bien loin de la négliger, de ne plus penser à elle, comme elle le soupçonnoit, au contraire *ses yeux étoient ouverts* sur son affliction, & *ses oreilles attentives* à ses gémissemens, comme celles d'une bonne Mère le sont aux plaintes de son Enfant : que s'il avoit permis qu'elle tombât dans cette affreuse désolation, c'étoit aux crimes & à l'endurcissement de son Peuple qu'elle devoit s'en prendre; mais que cela n'empêchoit pas que son état ne lui fût parfaitement connu. Dieu exprime la même chose par une autre comparaison, à la fin de mon Texte: *Je t'ai dessinée dans la paume de mes mains, Et tes murs sont continuellement devant moi.* C'est une métaphore prise des Architectes, qui se tracent un Plan, un Dessen de l'édifice qu'ils se proposent de construire, & qui l'ont continuellement à la main, devant les yeux, pour les diriger dans l'ouvrage qu'ils ont entrepris. Dieu veut dire, que comme c'étoit lui qui étoit le ma-

tre du sort & de la destinée de son Eglise, que c'étoit lui qui avoit fait venir sur elle toutes ces calamités qui faisoient le sujet de sa douleur, qui en avoit réglé le tems, la mesure, la durée; aussi étoit-il parfaitement instruit de tout ce qui lui étoit arrivé de fâcheux, que rien ne lui étoit caché de son état; que Jérusalem détruite, son Temple démoli, ses murs renversés, étoient sans cesse présents à ses yeux, & seroient toujours l'objet de son attention la plus tendre, jusqu'à ce qu'il les eût réédifiés, jusqu'à ce qu'il eût rétabli son Peuple dans la Judée, *Jérusalem dans un état renommé sur la Terre. Je t'ai dessinée dans la paume de mes mains, & tes murs sont continuellement devant moi.*

2. La comparaison de Dieu à une Mère, marque encore le tendre intérêt que Dieu prenoit aux malheurs de Sion. Elle s'étoit plainte que Dieu *l'avoit oubliée*, qu'il n'étoit point touché de ses maux ni de ses infortunes, qu'il n'y prenoit aucune part, non plus que l'on en prend à ceux d'une personne dont on a absolument perdu l'idée. Est-ce là encore, Mes Frères, le caractère de la tendresse maternelle? Qu'y a-t-il de plus tendre, de plus compatissant, qu'une Mè-

Mère? Qu'y a-t-il de plus fort, que l'affection qui la lie à son Enfant? sur-tout à un Enfant qu'elle a nourri de son lait, élevé de sa propre substance, à qui elle a donné tous les soins que demandent ces innocens dans l'âge le plus foible & le plus aimable. Dieu choisit tout exprès cet emblème, comme étant le plus propre à exprimer ce qu'il vouloit faire entendre à Sion, de son amour pour elle. En effet, une Mère qui s'aime, qui craint la peine, qui après avoir mis au monde un Enfant, se décharge sur des étrangères du soin pénible de le nourrir, de l'élever, lorsqu'elle pourroit le faire elle-même; une telle Mère peut bien aimer ses Enfans, les chérir, s'intéresser ardemment à leurs maux, à leurs souffrances, être empressée à les secourir: mais son amour, sa tendresse n'égale point celle de ces Mères qui remplissent envers leurs Enfans, quand elles le peuvent, ces justes devoirs, auxquels Dieu & la Nature les appellent. Tous les jours on voit dans la Société des exemples de cette différence.

Or c'est par cette idée encore, que Dieu veut que son Eglise juge de l'affection qu'il avoit pour elle, du tendre intérêt qu'il prenoit à ses souffrances, du

dessein qu'il avoit formé de la secourir, de la délivrer de la main de ses Ennemis. Non que Dieu soit susceptible de ces allarmes, de ces émotions que ressentent les Mères, à la vue des maux qui viennent assaillir leurs Enfans: non, Mes Frères, il ne faut rien vous imaginer de semblable en Dieu. Mais il veut seulement dire, que dans cette intime relation qu'il y a entre lui & son Eglise, il ne sauroit la voir maltraitée par ses Ennemis, sans s'intéresser aux maux qu'elle souffre, sans éprouver des sentimens qui ont du rapport avec ceux qu'éprouve une tendre Mère qui voit souffrir son Enfant, un Enfant qui lui est cher. Et cette sensibilité de Dieu pour les maux de son Eglise, nous n'en saurions douter, après tant de déclarations énergiques, qui se trouvent dans les Prophètes. Esaïe, en parlant de Dieu, dit que *dans toutes les angoisses de son Peuple, il étoit lui-même en angoisse avec eux.* Le Prophète Zacharie, *que celui qui touche à son Eglise, touche à la prunelle de son œil.* Et Jérémie au Chap. XXXI. de ses *Révélation*s, après avoir parlé de l'affliction de l'Eglise, de la douleur d'Ephraïm qui avoit été *châtié comme un bœuf indompté*, introduit Dieu qui lui

Esaïe  
ch. 63.  
v. 9.

Zach.  
ch. 2.  
v. 8.

lui tient ce touchant langage: *Ephraïm ne m'a-t-il pas été comme un cher Enfant, comme un Enfant de plaisir? C'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui; j'aurai certainement pitié de lui, a dit l'Eternel.*

3. Cet emblème de notre Texte marque encore la disposition où Dieu étoit de venir au secours de son Eglise, de la délivrer des mains de ses Ennemis. Il faut avoir été Mère, il faut avoir vu souffrir un Enfant, ou l'avoir vu prêt à périr par des mains meurtrières, pour savoir quels sont les sentimens qu'une vue si lamentable excite dans le cœur d'une tendre Mère, & avec quelle force, avec quelle impétuosité elle court, elle vole au secours de son Enfant, pour l'arracher au danger qui le menace, fût-ce aux dépens de sa vie même. Dieu pouvoit-il encore choisir une image qui fût plus propre à exprimer cette vive, cette prompte disposition où il étoit d'accourir au secours de son Eglise, & de la venger des maux que ses Ennemis lui avoient fait souffrir? Cette disposition, Mes Frères, Dieu lui en donne par-tout les assurances les plus fortes: *Ainsi a dit l'Eternel: Les captifs pris par l'homme fort lui seront ôtés, le pillage*

Et. ch.  
49. v.  
25. 26.

314 SERMON sur la plainte de Sion,

de l'homme puissant lui sera enlevé, & je débatterai moi-même avec ceux qui débattent contre toi, & je délivrerai tes enfans, & je ferai que ceux qui t'auront foulé mangeront leur propre chair, qu'ils s'enivreront de leur sang, comme de la liqueur qui sort de la vendange. Et encore au XXX. de Jérémie: Pourquoi cries-tu, comme si ta douleur étoit hors d'espérance? Néanmoins ceux qui te dévorent seront dévorés, ceux qui te mettent en détresse iront en captivité, & j'abandonnerai au pillage ceux qui te pillent, parce qu'ils t'ont appelée la délaissée; ils ont dit, C'est Sion, personne ne la recherche.

Jérém.  
ch. 30.  
v. 15.  
16. 17.

Mais ce ne sont pas seulement les sentimens que cet emblème de mon Texte nous offre, qui prouvent l'intérêt que Dieu prenoit aux malheurs de l'Eglise; c'est encore la manière vive, tendre, affectueuse, avec laquelle Dieu s'énonce dans mon Texte. Car il se sert de la voie de l'interrogation, qui a bien plus de force qu'une simple assertion. La femme peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fils de son ventre? Comme s'il disoit: „ Est-il possible qu'une Mère „ re-abandonne son Enfant, dans cet à-  
„ ge

„ ge où il a le plus de besoin de ses  
„ soins & de sa tendresse? Est-il possible  
„ qu'elle renonce à tous ces sentimens  
„ que la nature a gravés dans l'ame des  
„ Mères? Est-il possible qu'elle ferme  
„ son cœur aux cris douloureux d'un in-  
„ nocent qui lui tend les bras, qui l'ap-  
„ pelle à son secours, & qu'elle ne se met-  
„ te point en peine de le secourir & de le  
„ soulager? Sion est à mes yeux, ce qu'un  
„ tendre Nourriçon est aux yeux de sa  
„ Mère: comment donc peut-elle se plain-  
„ dre, ou soupçonner seulement que je  
„ l'abandonne, que je l'oublie jamais?”

Mais parce que l'on a vu des Mères assez cruelles, assez dénaturées pour négliger & oublier leurs Enfans; Dieu, qui ne vouloit laisser à son Eglise aucun sujet de doute, de crainte, renchérit encore sur ce qu'il venoit de lui dire pour sa consolation, en ajoutant ces paroles: *Mais quand les Femmes les auroient oubliés, si est-ce que je ne t'oublierai point, moi.*

Mes Frères, c'est toujours un sujet de consolation pour des malheureux, de se voir plaints, lors même que leurs maux sont sans remède, & que l'on ne sauroit faire autre chose pour eux que de les plaindre: il semble que nos maux en de-

316 SERMON *sur la plainte de Sion,*

deviennent plus supportables, lorsque nous voyons les autres s'y intéresser, que nous sommes témoins de la pitié, des larmes que nos Proches, que nos Amis donnent à notre triste état, quoique leur pitié & leurs larmes ne nous apportent aucun secours effectif. Ici, Mes Frères, ce n'est pas la même chose: les consolations que Dieu donne à son Eglise, ne sont pas des consolations impuissantes: les espérances dont il la flatte, ne sont pas des espérances vaines ni trompeuses. Celui qui parle dans mon Texte, est en état de tenir ce qu'il promet: celui qui console dans mon Texte, peut faire encore plus qu'il ne donne à entendre. *Quand les femmes les auroient oubliés, je ne t'oublierai point, moi.* Que ce *Moi* renferme de choses, s'il n'étoit pas tems de finir! *Je ne t'oublierai point, Moi.* *Moi* qui ai fait bien d'autres merveilles en ta faveur, qui t'ai tiré d'Egypte à main forte & à bras étendu. *Moi* qui suis puissant pour te délivrer encore; qui peux consumer tes adversaires comme si ce n'étoit qu'un seul homme. *Moi* qui fais tout ce qu'il me plaît, tant dans l'Armée des Cieux, que parmi les habitans de la Terre, sans qu'il y ait personne qui empêche ma main, ni qui me dise, qu'as-tu fait? *Moi*

Moi qui suis grand en conseil, & abondant en moyens. Moi qui tiens entre mes mains le cœur des Rois, & qui les incline comme des ruisseaux d'eau. Moi dont les compassions sont éternelles, & les miséricordes infinies. Moi qui l'ai Dan. ch. 4. v. 35. juré, & je ne m'en repentirai point; qui ai parlé, & la chose n'auroit-elle pas son effet? Ne crains donc point, Ec. ch. 41. v. 14. vermisseau de Jacob, homme mortel d'Israël; je t'aiderai, dit l'Eternel, & ton garant c'est le Salut d'Israël. Dieu n'oublie rien, comme vous voyez, de ce qui pouvoit contribuer à la consolation de l'Eglise, & à relever ses espérances abattues. L'évènement n'a-t-il pas répondu à la promesse? Lorsque le tems, que Dieu avoit marqué dans son Conseil pour la délivrance de Sion, fut venu, il suscita Cyrus Roi de Perse, qui renversa l'Empire des Babyloniens, qui vengea les Juifs de tous les maux qu'on leur avoit fait souffrir, qui publia un Edit en leur faveur, par lequel il leur fut permis de retourner dans la Judée, de rebâtir Jérusalem & son Temple, & qui leur fit rendre même tous Esdra. ch. 1. v. 4. ch. 6. les vaisseaux d'or & d'argent qui avoient servi au premier Temple, & que Nabucodnozor avoit fait transporter en Babylone.

318 SERMON *sur la plainte de Sion,*

Jonah. Mais il est tems de finir l'explication de notre Texte, & de passer à la troisième & à la dernière Partie de ce Discours.

III. P O I N T.

MES FRERES, ces tendres consolations, que Dieu faisoit donner à l'ancien Israël par ses Prophètes, ne sont guères moins de saison aujourd'hui, dans la triste situation où se trouve l'Eglise de Dieu. Jetez un coup d'œil sur le Monde Chrétien: voyez les profondes racines que l'Erreur, que le Papisme, que l'Impiété, que la Superstition, que l'Idolatrie ont jetées en tous lieux; les victoires qu'elles ont remportées, & qu'elles remportent tous les jours sur la Religion Protestante & le pur Evangile de Jésus-Christ. Comptez combien de Villes, de Royaumes, où la Réformation a resplendi avec éclat, mais d'où ce sacré Flambeau a été arraché par la violence de nos Ennemis. Voyez ce que cette pauvre Eglise a eu à souffrir, ce qu'elle souffre encore en France, en Piémont, en Hongrie, en Bohême, en Silésie, en Pologne, dans plusieurs Provinces de l'Empire. Voyez Rome toujours ardente,  
tou-

toujours infatigable à sapper les fondemens de nos Eglises; qui s'efforce à rétablir son Culte dans tous les lieux où il a été éteint; qui travaille sans cesse à nous enlever tantôt un Temple, tantôt quelque Privilège, tantôt quelque Prince qui se laisse surprendre à ses faveurs & à ses séductions; & qui emploie à cela les chicanes, les vexations, les artifices les plus noirs & les plus lâches, lorsqu'elle ne sauroit parvenir à son but par la contrainte & la violence. Comptez combien de fois la paix a été rendue à l'Europe, même après une guerre glorieuse, couronnée des plus grands succès, sans que la Réformation en ait profité, sans que la paix ait été rendue à l'Eglise persécutée. Rappelez-vous ces bandes de Fugitifs, que vous vites passer par vos Villes il n'y a que peu d'années, réduites à aller chercher dans un autre Continent la liberté de servir Dieu selon leur conscience, qui leur étoit refusée dans leur Patrie. Considérez ces Exilés qui sont au milieu de vous, que la seule haine du Nom Réformé a chassés de leurs Vallées, & que la charité de vos Souverains a recueillis avec tant de zèle & de compassion. Rappelez-vous cette sanglante tragédie, qui excita d'abord l'indigna-

dignation des Princes protestans & des Peuples, mais qui n'a point encore trouvé de vengeur: Thorn dépouillée de ses Temples & de ses Privilèges, baignée dans les larmes ou dans le sang de ses Citoyens & de ses Magistrats, par les trames sacrilèges des Jésuites & de leurs Emissaires. Et pour vous toucher par des objets qui vous intéressent de plus près, remontez jusqu'à cette fatale époque, qui porta le dernier coup à vos déplorables Eglises, par la révocation d'un Edit solennellement juré. Voyez les cruautés, les horreurs, dont cette catastrophe fut suivie; vos Temples démolis; vos Pasteurs exilés; les Enfans arrachés à leurs Pères, pour être enfermés dans des Couvens & traînés à la messe; vos Pères abandonnant leurs héritages pour se mettre à couvert de la fureur du Soldat, contraints à errer avec les débris de leurs tristes Familles dans les Bois & dans les Montagnes, cherchant à travers mille périls les moyens de franchir les barrières que l'on opposoit à leur fuite. Représentez-vous dans ces funestes jours les Prisons, les Cloîtres, les Cachots, les Galères regorgeant d'une multitude de Confesseurs, sur qui la haine des Persécuteurs déployoit tous les jours sa cruauté & sa rage, pour en

ex-

le douloureux détail des disgrâces qui ont accablé notre malheureuse Sion, & que cinquante années ont presque effacées du souvenir de la plupart d'entre vous? Pourquoi, Mes Frères? Pour graver dans votre mémoire, dans celle de votre Postérité, un événement qui ne doit jamais être oublié; pour vous affermir dans votre Religion, dans l'éloignement que vous devez avbir pour celle de Rome, qui joint aux erreurs les plus grossières, la tyrannie la plus cruelle sur les Consciences. Pourquoi? pour vous faire souvenir des mazures de vos Temples, des sacrifices que vos Pères ont faits à la Vérité, & vous engager à être les imitateurs de leur foi, les héritiers de leurs vertus & de leur attachement pour la Religion. Pourquoi? pour vous rappeler *les grâces de l'Eternel*, qui vous a fait sortir de Babylone, qui dans votre dispersion vous a fait trouver une autre Patrie, un Asyle où avec la liberté de servir Dieu, vous jouissez de la protection des Loix, & de toutes les douceurs du Gouvernement. Quoi! parce que Dieu vous fait habiter en paix dans ces heureuses Provinces, qu'il vous protège, qu'il vous bénit, qu'il fait prospérer vos affaires; parce que les Temples de Dieu vous font

## 324 SERMON *sur la plainte de Sion,*

ouverts, que sa Parole vous est annoncée, que ses Sacremens vous sont administrés, vous importe-t-il si peu qu'il y ait tant de vos Frères qui sont privés de ces consolations, qui gémissent sous les coups de la verge de Dieu, qui éprouvent ce que le zèle persécuteur a de plus amer; tout ce que la famine de la Parole de Dieu a de plus désolant? Quoi! seriez-vous si peu touchés des maux de l'Eglise, que vous oubliassiez tous les liens de la Foi, de la Charité, de la Communion des Saints, qui vous lient à tant de Fidèles persécutés, qui vous obligent à être en pleurs avec ceux qui sont en pleurs, à vous souvenir des prisonniers pour la Foi, comme si vous étiez emprisonnés avec eux? Non, non: Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même, que ma langue s'attache à mon palais.

RC. 137.

Et vous, heureux Habitans de ces Provinces, vous qui ne connoissez les maux de l'Eglise que par le récit que vous en avez ouï faire, ou par l'accueil charitable que vous avez fait à ses Enfants persécutés, & par votre empressement à les soulager dans leurs misères: quels ne doivent pas être votre amour, votre zèle, votre reconnoissance envers  
Dieu,

Dieu, quand vous comparez le bonheur de votre état, la Liberté Civile, Spirituelle, dont vous jouissez, avec la situation déplorable où se trouvent tant de vos Frères & de vos Voisins ! Vos Souverains vous appellent aujourd'hui à ces justes devoirs, dans leur Publication pour ce Jeûne solennel ; ils vous invitent à sentir, à peser, à admirer avec eux les miséricordes de Dieu envers votre chère Patrie, la Paix dont vous jouissez depuis tant d'années, le redoutable fléau de la Guerre dont il vous a préservés, lorsqu'il y avoit tout à craindre qu'il n'atteignit jusques à vous. Sur-tout, ils vous invitent à sentir tout le prix de la Liberté que vos Prédécesseurs vous ont acquise aux dépens de leur sang & de leur vie : celle du Gouvernement auquel vous êtes soumis : celle de la Conscience, plus précieuse encore que celle du Gouvernement : le pur *Evangile* annoncé au milieu de vous, son *Chandelier* qui brille dans tout son éclat : tant de faveurs temporelles, spirituelles, que Dieu ne cesse de verser sur l'Etat, sur l'Eglise, sur la Société. Ces ineffimables bienfaits, vous en avez tous sans interruption, depuis que vos Ancêtres ont secoué le joug de la Tyrannie

& de la Superstition. Ces funestes révers dont nous venons de parler, qui ont désolé tant d'Etats protestans, n'ont point atteint jusques à vous: la Liberté, la Réformation, établies dans ces Provinces par des coups signalés de la main de Dieu, s'y sont maintenues, conservées jusqu'à ce jour par une Providence singulière du ciel.

Est-ce donc que nous sommes meilleurs que tant d'autres Eglises que Dieu a visitées, d'où il a arraché son Chandelier dans sa colère? Nos mœurs sont-elles plus réglées? Notre amour pour Dieu est-il donc plus ardent? Notre zèle, notre respect pour la Religion, plus profond? Nos Jeûnes ont-ils été plus sincères? Avons-nous profité de ces coups que Dieu a frappés sur nous, sur nos Voisins, pour en *tirer instruction*, pour *amender nos voies* & *retourner jusqu'à l'Eternel*? Hélas! qu'il s'en faut bien que nous soyons meilleurs, ni que nos mœurs & notre conduite répondent à la pureté de la Religion que nous professons! Qu'il s'en faut que ni les bienfaits de Dieu, ni ses châtimens, aient fait sur nous l'impression qu'ils auroient dû faire, ni qu'ils aient été capables d'arrêter le cours de nos desordres & de nos ini-

iniquités ! Et si Dieu n'avoit eu égard qu'à sa Justice & à nos offenses, il y a longtems que la Hollande auroit éprouvé le même sort que celui de ces Eglises infortunées qui ne sont plus que de tristes mazures; il y a longtems que nous eussions été faits comme Sodome, & que nous eussions été semblables à Gomorrhe. Et. ch. 1. Rom. ch. 9. Mais ce sont les miséricordes de Dieu, que nous n'avons pas été consumés. C'est à sa bonté, à sa patience, à sa tendresse pour Sion, que nous sommes redevables de ce support, de cette protection qu'il nous a accordée jusqu'à ce jour, quoique nous nous en soyons rendus indignes. Mais craignez, craignez que Dieu ne se lasse enfin de vous supporter, d'attendre votre repentance; qu'il ne se rebute enfin de tant de Jeûnes hypocrites, qui n'aboutissent à rien. Craignez, que si vous ne vous amendez, vous ne périssiez tous semblablement.

Mais pourquoi craindre ? dira-t-on peut-être. Ne venons-nous pas de voir que Dieu aime son Eglise, qu'il la chérit comme une tendre Mère aime ses Enfants, qu'il est puissant pour la délivrer ? Lui seroit-elle moins chère aujourd'hui que Jésus-Christ a versé son sang pour elle,

## 328 SERMON *sur la plainte de Sion,*

elle, qu'elle ne le fut autrefois? N'aurait-il plus pour elle cette tendre affection, dont il lui a donné des preuves dans les tems les plus fâcheux? Oui, Mes Frères, Dieu aime son Eglise, il la chérit comme la prunelle de son œil, comme une Mère chérit ses Enfans. Vous en êtes une preuve vivante, Peuple de ces Provinces, Temples de Dieu qui subsistez encore, malgré les crimes qui se sont multipliés parmi nous, malgré le luxe, la débauche, l'intempérance, la mauvaise-foi, la tiédeur, le mépris du Service divin, malgré tant d'autres vices qui ont infecté les personnes de toute sorte de rang & de condition; vous êtes une preuve que Dieu aime son Eglise. Mais cet amour qu'il a pour elle, l'empêcha-t-il de se venger des iniquités de son Peuple, de l'arracher de la Judée, de le disperser par toute la Terre? L'a-t-il empêché de réduire en Desert les Eglises florissantes de l'Asie? L'a-t-il empêché de frapper à nos yeux les plus rudes coups sur tant de Sociétés Protestantes? Et pourquoi épargneroit-il les nôtres, si nous ne sommes pas meilleurs, si nous ne profitons pas de son support & de ses leçons? *Reprends ton zèle &*  
*te*

Apoc.  
ch. 2.  
v. 5.

*te repens: sinon, je viendrai bientôt, & j'ôterai ton Chandelier de son lieu.* Oui, Dieu aime son Eglise, il l'aimera toujours; nous en avons pour garans sa fidélité, ses promesses, ce qu'il a fait pour la racheter. Mais cette Eglise n'est point attachée aux murailles de vos Temples, à la conservation de vos Dignes, au maintien de votre République. Comme elle a subsisté autrefois sans vous, il peut la conserver, la maintenir sans vous; & fût-elle éteinte cette Eglise, ici, partout ailleurs, *de ces pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfans à Abraham.* Oui, Dieu aime son Eglise, il ne l'abandonne jamais, & quoi que les hommes puissent faire, quoi que le Papisme puisse tramer, il saura bien confondre leurs machinations & leurs complots, & venir pour la délivrer, quand il en sera tems. Mais il aime à voir ses Enfans qu'il nourrit, qu'il élève dans le sein de cette Eglise, il aime à les voir répondre à ses grâces & à ses bienfaits, attentifs à ses menaces, soumis à ses Loix, zélés & ardens à son service. Il aime à les voir repentans, humiliés, quand il les afflige; sensibles aux coups qu'il frappe, ou sur eux, ou sur leurs Voisins; cou-

verts

330 SERMON *sur la plainte de Sion,*

verts des larmes de la pénitence, lorsqu'ils s'assembloient pour fléchir sa colère, détourner ses jugemens, & obtenir la continuation de ses graces & de ses faveurs.

Entrons dans ces vues si justes de Dieu, Mes chers Frères, afin que nous ayons part à cet amour de notre Père céleste. Répondons à ces soins, à ces bontés, à ce support paternel qu'il a eu pour nous ; afin que nous soyons toujours les objets de sa tendresse, afin qu'il nous continue toujours cette protection puissante qu'il nous a accordée jusqu'à ce jour, afin qu'il ait enfin pitié des maux de son Eglise. Travaillons à apaiser Dieu par notre repentance, à réveiller sa jalousie pour les intérêts de l'Eglise. Qui fait si Dieu ne se laissera point fléchir enfin à nos prières, à nos larmes, à nos supplications ? s'il ne se repentira pas bientôt de tout le mal qu'il a fait à Sion ? Si après l'avoir *délaissée pour un peu de tems, il ne la rassemblera pas par de grandes compassions ?* Ce qu'il y a de certain, Mes Frères, c'est que quand les hommes l'auroient oubliée, cette Eglise, Dieu ne l'oubliera jamais : c'est que quand les Princes de la Terre

ne

ne s'intéresseroient point à la délivrance, Dieu saura bien sans eux faire son œuvre, puisqu'il est toujours le même, toujours bon, toujours sage, toujours puissant, toujours grand en conseil, & abondant en moyens. Reposons-nous donc sur ce bon Dieu, attendons le tems qu'il a marqué pour la délivrance de Sion, pour réparer les brèches de notre Jérusalem, pour rassembler les Troupeaux dispersés de son Peuple. Et si ces beaux jours ne sont pas réservés pour nous, nous avons ses promesses, qui sont plus fermes que les fondemens de la Terre, qui nous sont garans de son amour, de sa protection envers son Eglise; qui nous assurent qu'il l'aime, qu'il l'aimera toujours, qu'il sera avec elle jusques à la fin du Monde; que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle; que quand les montagnes se renverseroient, que les côteaux crouleraient, sa gratuité ne se départira point d'elle, ni l'Alliance de sa paix ne bougera.

Israël, attends-toi donc à l'Eternel, car il y a gratuité par devers notre Dieu. Lui-même rachètera Israël. Ne crains donc point, vermisseau de Jacob, comme mortel d'Israël; je t'aiderai, dit  
l'E-

332 SERMON sur la plainte de Sion.

*L'Eternel, & ton garant c'est le Saint  
d'Israël. Dieu veuille exaucer ces vœux,  
accomplir ces promesses, en hâter l'exé-  
cution, & réjouir Sion au prix des jours  
dont il l'a affligée ! Ainsi - soit - il.*

*Fin du Tome IV.*

